

Les grands explorateurs

Michel Peterson

Numéro 31, hiver 1987

De la mémoire ...les mirages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (1987). Les grands explorateurs. *Moebius*, (31), 127–130.

MICHEL PETERSON

Les grands explorateurs

On interroge les langues mortes et les langues étrangères, le tout sans le moindre souci de signification.

Jean Paulhan

Alain ou la preuve par l'étymologie

Voilà donc ce qu'hurle, des hauteurs du grand mat, le moussaillon Duduvet, en proie à une peur bleue, les fesses et la pine, Brindeguin, serrées, le ventre glacé, ciré et verni à la manière d'un crâne qui ressemblerait en tout point à une colossale queue de pape, fardée de cobalt et vomissant un fin peyotl.

D'un côté comme de l'autre, une lumineuse nuit aiguë, argentine et cinglante. De l'autre, une nébulosité croissante, gavée de nuages, moulue comme une excellente purée de petits pois ronds accompagnée de plumes équarries à la panachure de pamplemousses et de pomélos d'or.

Le singulier équipage de l'Andalucia, vaisseau de commerce commandé depuis peu par le somptueux capitaine Roberto Tenorio, accoste en Campanie et plus précisément, à Naples. A son bord, un homme gris et pompette: Antonio Pigafetta. Ex-membre du personnel navigant de Magellan, c'est lui qui par ses chroniques nous fit connaître avec une aimable complaisance le monde océanique, nous renseigna sur la vie, les moeurs et les langues des indigènes du Brésil, de Patagonie, des îles Mauriennes et des Philippines. Parlant de langues, il est permis de penser que notre Antonio Pigafetta n'examina pas qu'elles. En effet, quelques allusions pour le moins révélatrices de ses compagnons de voyage semblent prouver qu'il s'intéressa aussi aux lunes des habitants de ces pays exotiques et, notamment, à celles des femmes. A plusieurs reprises, on aperçut sa verge en l'air qui tentait de s'introduire à tout hasard dans l'anus de fraîches demoiselles. Antonio avait auparavant ensanglanté de façon, ma foi, assez sauvage ces fondements afin de les vi-

danger de leurs sucs pour lui permettre de les mettre à sec. D'autre part, il se pencha sur les artères iliaques, sur les gorges bulbeuses et sur maintes autres sections de l'organisme. Il herborisait, estime-t-on. On sait même de source sûre qu'il aurait eu un très net penchant pour la danse du scalp, ce qui ne fut pas sans générer quelques cocasses méprises entre les résidents des îles et nos explorateurs.

Quoi qu'il en soit, c'est dans une république de l'Insulinde, les Philippines, que furent remarquées, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des vespasiennes — à Batangar, précise notre scripteur dans ses carnets. Tout concorde pour donner la ferme conviction qu'à l'origine, celles-ci aient été construites non pas dans le but d'être jamais utilisées comme chiottes, mais bien dans celui — piquant — de n'avoir justement aucun avantage.

Certain Restif, archéologue de profession et réputé pour avoir favorisé de nombreuses trouvailles, fut saisi de découvrir, lors des fouilles qu'il entreprit dans cette région, qu'au bas de l'une de ces vespasiennes avait été conservée la signature de la main de l'artiste. Le nom: R. Mutt. Nous nous interrogeâmes longtemps, Restif et moi, sur la notification de ce que nous supposâmes, non sans raison semble-t-il, être un éponyme. L'étymologie, avec le flair de limier qu'on lui connaît, nous mis sur les traces du gibier. Dans l'anglais populaire, «mutt» peut désigner une andouille mais aussi un crétin, un cabot. Retenons l'andouille. On sait qu'en Bretagne elle est un mets très recherché et, je le rappelle pour ceux et celles qui le mésestimeraient, c'est une charcuterie à base de boyaux de porc et de veau coupés en zig-zags et emmaillottés dans une partie du gros intestin, grêle ou colon. Le délice. Restif et moi-même — Réal —, nous en mangeâmes d'énormes quantités lors de notre dernier passage en ce pays. Nous en mangeâmes tant et tant que nous fûmes priés — comme les volcans leur lave — d'en restituer au propriétaire plusieurs livres pour pouvoir continuer d'en avaler par la suite. Nous restâmes d'ailleurs (plus de six jours!) à l'endroit où on nous les servait. Quelle luxueuse et grandiose orgie. Pour comble, le patron de l'endroit avait engagé pour une semaine, ainsi que nous l'avions demandé, une troupe de délicates pu-

tains qui dansaient devant nous en s'excitant à l'aide de succulents morceaux de boudins frais et granuleux qui s'effritaient dans leur touffe, se mêlaient à leur jus doré pour que, s'écartillant ensuite au-dessus de nos assiettes à tel point que leur poil y trainât, elles laissent frénétiquement dégouliner le délicieux mélange soit dans ces assiettes, soit dans nos bouches bien ouvertes par la brutalité flasque du spectacle que nous regardions et qui nous possédait jusqu'à la lucidité. Il nous semblait que le ciel froid, colérique, ainsi que le rouge rutilant et retentissant du soleil, se liquéfiaient, se renversaient d'un même élan dans une sorte d'inégale baignoire à l'intérieur de laquelle les flots se fixaient, suspendus tels des gourdes aux ficelles du sort.

Cette île de malheurs n'avait-elle pas été abandonnée de Dieu?

Après cette semaine d'usuelles débauches, nous nous rendîmes, Restif et moi, nous étions désormais soudés l'un à l'autre, à Pompéi pour y rejoindre l'une des demoiselles que nous avons rencontrées en Bretagne et qui devait nous présenter un artiste français habitant l'un des versants du Vésuve. Elle nous avait expliqué que tous les objets qu'il peignait s'opposaient infiniment à toute tentative de ratiocination de la part de celui qui les contemplait. Aussi, dernièrement, il avait peint un urinoir. Il accepta, à contre-cœur, de nous le montrer. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant, au bas de cette oeuvre étrange intitulée **Fontaine**, la signature suivante: R. Mutt. Fort intrigués tous deux par ce que nous pensions être de l'insignifiance, nous lui demandâmes pourquoi il avait ainsi signé. Ayant cotoyé, nous raconta-t-il, il y avait quelque temps déjà, un homme érudit du nom d'Antonio Pigafetta, ce dernier l'avait conduit, à l'occasion d'une nuit tellement noire que la blancheur spectrale des étoiles aveuglait comme si c'eut été des soleils de nuit, à un bal donné sur une corde tendue de part en part au-dessus du fameux cratère du Vésuve dans lequel la lave bouillonnait jusqu'à presque lécher les organes des participants qui étaient prêts à faire éruption d'un moment à l'autre. Par instants, continua-t-il, des cercueils zébrés de feux verts et jaunes qui ressemblaient à des feux de Saint-Elme s'ouvraient afin de nous laisser contempler dans quel néant opaque et viril nous

risquions d'être continuellement précipités. Cela créait un climat tenace et troublant d'insécurité mais permettait aux danseurs de ne point s'arrêter. Les temps approchaient où nous allions tous tomber et mourir comme des mouches.

Il y avait là toutes espèces de mouches: cantharides, *musca domestica*, calliphores, lucilies, drosophiles, glossines et beaucoup d'autres encore. Elles étaient toutes irrégulières et montraient un comportement des plus confus. Ainsi que dans l'un de mes tableaux, elles dessinaient en l'air des figures de transgression. L'atmosphère était imprimée d'un caractère de vésanie.

Soudain, tous ces funambules commencèrent à se déshabiller.